G. VAN HOETER
COLLECTION
Rue Ste-Marie, 24, MOL.
249

10 centimes le n°. Centre, le 19 Mars 1876. 4e année. — N° 12.

RÉDACTION
54, Rue du Palais, 54
A LIÉGE

ADMINISTRATION
A FAYT, LEZ-MANAGE
Chez F. Cornet.

L'AMI DU PEUPLE,

Journal Socialiste-Révolutionnaire,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Abonnement, payable anticipativement :
UN AN, fr. 4,00
SIX MOIS, fr. 2,00
TROIS MOIS, fr. 1,00
Pour l'étranger, le port en sus.

On ne reçoit que les lettres et paquets affranchis.

VIVRE EN TRAVAILLANT OU MOURIR EN COMBATTANT. TOUT PAR LE TRAVAIL ET RIEN SANS LE TRAVAIL.

DÉPOTS : *Liége*, Désiré, libraire, Passage-Lemonnier ; Lemaitre, rue des Franchimontois ; Boverie, place du Théâtre ; Dheur, successeur de Cerf, rue du Pot-d'Or.— *Bruxelles*, Laurent Verrycken, boulevard extérieur du Midi, 34 ; Luyckz, Chaussée de Ninove, 41 ; Confont, rue Treurenberg, 18 ; Karl, rue des Eperonniers, 40 ; Veuve Chassée, aubette, place Saint Jean ; Paris (épouse), successeur de Veuve Vercheval, Grand'-Place, 14 ; Veuve Brunixk, Galerie du Commerce, 83-84 ; Minet, kiosque, Porte de Scharbeck ; Minet, kiosque, Porte de Laeken, Schepper, kiosque, Place du Petit-Sablon ; Rigaux, rue de Liedekerke, 47, St-Josse-ten-Noode ; Veuve Weber, rue de Loxum, 42. — *Anvers*, au journal Le Werker, rue de Meir, 6. — *Gand*, Vanderhulst, rue Saint-Sauveur, 236. — *Verviers*, Toussaint Cornet, rue Hautes-Mézelles, 18 ; Ledent, rue de la Halle, 8 ; G Profs, rue Gérard-Champs, 66 ; Bragard, rue St-Antoine ; Em. Piette, rue de Dison, 54 ; Grignard, place du Marché, 3. — *Dison*, Clerdent, impasse de la Taille, 8. — *Ensival*, Lambert Guillaume, chez Malempré, rue du Pouhon ; J. Lemoine, chez Baltus, rue de la Maison commune. — *Hainaut*, Laboureur, chemin de Peronne, à Fayt, lez Manage ; Burléon, à Jolimont, Haine-St-Paul ; Ch. Prevot, menuisier, à Haine-St-Pierre ; Mercier, à Bessonrieux, par Manage ; J. Ghislain (dit Bernus), rue de la Folie, à Morlanwez ; Jules Gilles, débitant à La Hestre (petit Binche) lez-Mariemont ; C. Riaux, rue de Chavannes, à Charleroi ; Hubert, libraire, quai des Poissonniers, à Tournai ; Bataille, café Rubens, à Mouscron. — *Londres*, Eug. Chatelain, 20, Burard Street, St-Hilier (Jersey).

18 MARS 1876.

Il y a cinq ans aujourd'hui que Paris, égaré par cinq mois de mensonges et de tartuferies politiques ; que Paris, fatigué, affaibli par cinq mois de privations et de misères ; que Paris, surpris par un groupe criminel de libéraux-orléanistes, fut attaqué à coups de fusil.

Qui aurait pensé, le matin du 18 Mars 1871, que Paris allait avoir à subir un second siége ?

— Il faut en finir ! — Expression sinistre prononcée pour la première fois en juin 1848, qui fut répétée vingt-trois ans plus tard par les mêmes hommes contre les mêmes idées et qui peut se traduire ainsi :

Royauté constitutionnelle, ou République ! Bourgeoisie, ou Prolétariat !

Si les républicains ont compris le sens du mot République, les ouvriers n'ont pas encore su définir la signification du mot *Prolétariat*, qui est l'expression réelle du gouvernement du Peuple par le Peuple.

Or, la majorité du Peuple étant l'ouvrier, le producteur c'est le gouvernement confié aux travailleurs que nous entendons par cette dénomination : Prolétariat.

De 1789 à 1792, la bourgeoisie, sous le nom de tiers-Etat, appuyée par quelques hommes de génie, ayant annihilé la noblesse et le clergé, décréta la République ; mais les hommes du tiers-Etat, après avoir fait tuer les véritables représentants du Peuple, furent impuissants à fonder une démocratie sur les ruines de l'aristocratie. Aussi, laissèrent-ils écraser leur République par la botte d'un soldat aventureux.

Appuyé par la nation enregimentée, l'homme du 18 brumaire, sous prétexte de porter la liberté à différentes nations de l'Europe, fit tomber sur les champs de bataille les phalanges républicaines qui avaient acclamé la Révolution.

La génération qui suivit celle de 1789, élevée sous le Directoire et le Consulat, au milieu du désordre social — l'ordre moral d'alors — et dont les pères étaient disséminés par toute l'Europe, laissa le Corse victorieux se mettre tranquillement une couronne impériale sur la tête.

Je passe la chute de cet assassin qui se nomma Bonaparte, ainsi que la restauration de cet autre assassin appelé Louis XVIII dont les complices assurèrent le règne par les fusillades et le poignard, et j'arrive à 1830, à cette époque fatale, où les libéraux-parlementaires s'étaient emparés du pouvoir.

C'est à eux que la France doit tous les malheurs qui l'affligent depuis un demi-siècle, car les dix-huit années du règne de Louis-Philippe et les régimes qui lui ont succédé jusqu'à ce jour, n'ont été qu'une longue oppression contre le Peuple et les idées républicaines et sociales.

Après 1815, la guerre ayant suspendu ses ravages, la paix fit naître des penseurs. Fourrier, Auguste Comte, Enfantin, Cabet, Pierre, Leroux, Proudhon étudièrent, analysèrent les pensées de Babœuf. Et ces nouveaux réformateurs émirent des idées qui, bien qu'empreintes de mysticisme, furent favorablement accueillies par les masses populaires, mais généralement peu comprises.

Quoique rêveurs pour la plupart, ces hommes ont cependant été plus utiles à l'humanité que Lamartine et Victor Hugo.

De tous les socialistes-athées, c'est Proudhon qui se rapproche le plus de nos idées. Mais relégué avec ses devanciers, désormais c'est aux travailleurs à forger, à préparer les rouages de l'organisation future. De tous les temps, les peuples ont aspiré à des réformes, au progrès. Maintenant, il ne s'agit plus de vivre avec des aspirations, c'est à une transformation complète de la société que doivent tendre et travailler tous les esprits.

Or, comme les bourgeois n'ont rien innové pour améliorer le sort de leurs enrichisseurs ; qu'au contraire, à l'aide des nouvelles idées et par des spéculations criminelles, homicides, ils ont organisé une vaste exploitation de l'homme, c'est au peuple à prendre lui-même la direction de ses affaires, de ses intérêts, de son administration, de la politique, enfin.

Et il ne faut pas se le dissimuler, c'est par la lutte incessante, acharnée, que le Peuple vaincra.

Les classes dirigeantes ont fait leur temps. Arrière la bourgeoisie ! Prolétaires, en avant !

Ce sont ces sentiments que les Parisiens avaient manifestés pendant les cinq longs mois du siége par les Prussiens et qui avaient effarouché les bourgeois.

Il y a cinq ans de cela.

Oui, il y a cinq ans aujourd'hui que les hommes de 1830, qui avaient fait renverser l'Empire par la Prusse, croyant, en présence du désordre où ils avaient précipité la France, le moment favorable pour restaurer la royauté constitutionnelle, décidèrent le guet-à-pens du 18 Mars.

Ces roués — jésuites et capitulards — sachant bien que Paris leur résisterait, avaient pris leurs précautions, en préparant savamment leur fuite sur Versailles.

Un piége avait été tendu par eux à la démocratie avancée. Je l'ai déjà dit, écrit, imprimé. Je le répéterai toujours. Les socialistes, les républicains sincères et Paris s'y laissèrent prendre.

Les faits sont là. Hommes et choses ont parlé. Mais tout n'a point été dit.

Patience !

Le prolétariat par la Commune administrait Paris. Mais il était matériellement impossible au gouvernement populaire de résoudre par l'application les problèmes sociaux les plus élémentaires, tandis que grondait le canon de la guerre civile.

La lutte fut extrême, presque sans commandement et sans discipline ; si les Fédérés furent braves, les Versaillais furent lâches. Pas un homme de cœur ne fut avec eux, ni parmi les excitateurs, ni parmi les chefs, ni parmi les soldats. Aucune action d'éclat ne fut même révélée à l'actif de ces derniers, si ce n'est leurs massacres et leurs assassinats.

Les libéraux, maîtres de la situation, avaient pour collaborateurs les républicains lâches, hypocrites et les partisans des trois monarchies successivement déchues. Mais leurs généraux — fuyards et vaincus de la guerre — étaient bonapartistes. En présence de cette soldatesque horrible et puante, Thiers et ses versailleux n'osèrent déployer hautement l'étendard de Louis-Philippe II.

Les assassins avaient peur...

Et pourtant les drapeaux tricolores flottaient à toutes les fenêtres. Il est vrai que les Tuileries étaient en ruine, que l'Hôtel-de-Ville n'existait plus, et que cinquante mille cadavres étaient étendus dans les rues de Paris.

Aussi, je dis hautement, quoi que puissent en penser MM. Tolain et Langlois et tous les admirateurs de Thiers, l'exécuteur de Paris, que c'est aux combattants d'avril et de mai 1871 que la France doit d'être restée en République.

Qu'on ne parle plus de la libération du territoire, de la résistance de Thiers aux divers représentants des partis impuissants de la monarchie, qu'on ne parle pas non plus des jongleries de la gauche, des gambades du centre gauche, de toutes les roueries et des roués de la politique. Non ! c'est à Paris, le Paris de 1871 que la France républicaine devra d'avoir conservé la République.

C'est un premier pas.

Les combattants de 1871 ont donc bien mérité de la France et de l'humanité !

La Commune a fait maintenir aux bourgeois appeurés le mot République à nous socialistes de faire la chose.

Vive la Commune !!! E. C.

ASSASSINS ! PILLARDS ! INCENDIAIRES !

Prolétaires !

C'est au 14 juillet 1789 que le serment du Jeu de Paume dut de n'être pas une stérile bravade. Le peuple, meurtri par le despotisme, irrité des attermoiements énigmatiques du Tiers-Etat, entra brutalement en scène ce jour-là.

Ce ne fut pas seulement les pierres de la Bastille qui furent, par l'héroïsme, emportées, rasées du même coup, les complots sanguinaires de la Cour furent enrayés ; l'autorité de droit divin, méprisée, attaquée, ébranlée, fut foulée aux pieds ; le charme de quatorze siècles fut rompu et le culte de latrie rendu au trône roula dans la fange. Ce fut la grande Révolution qui s'affirmait et l'audace plébéenne fit tressaillir la tyrannie jusqu'aux rives glacées de la Néva !

Gloire en est à la force populaire, levier puissant sans lequel la théorie n'est qu'une improductive spéculation : sans lequel, en un mot, rien d'utile, de fécond, ne peut se réaliser. Mais pour que son œuvre résiste, il ne suffit pas que cette force passe comme un ouragan. Non, il faut que pour cela, elle soit permanente sans jamais se laisser énerver par l'égotisme : elle doit agir incessamment, ne jamais abdiquer et sans hésitation par tous les moyens, persévérer et assurer sa conservation, car vaincre définitivement est une nécessité absolue du droit.

Qu'elle fut radieuse cette aurore où la bête humaine, écrasée sous le poids du servage, put tout-à-coup relever le front au mugissement de la foudre révolutionnaire tonnant la déclaration des droits de l'homme et du citoyen !

Paris triomphait alors, et chaque fois qu'il fut vainqueur, on vit les peuples s'agiter, se lever, tordre leurs fers, et les tyrans pâlir, se faire rampants, hésiter dans leurs marches tortueuses.

Aujourd'hui, sous le masque du libéralisme, on voit les oligarchies, plus bassement astucieuses que les fils de Loyola, on les voit, malgré d'hypocrites protestations, pactiser clandestinement avec l'épiscopat. C'est pourquoi la papauté, en apparence réduite au Vatican, est plus arrogante, plus envahissante que jamais. Nous assistons à une réaction latente, infatigable, effective, sans frein, sans pudeur, qui, par l'imposture, la fraude et le crime, tend encore à rétrograder vers le sombre moyen-âge en reconstituant l'édifice social d'après les imprécations du *Syllabus*.

Tant d'audace vient de ce que Paris est vaincu et git comme un géant assassiné ! Tout, tout s'affaisse, s'affaiblit, périclite par la chute du parti populaire.

Paris, siége de la science moderne, cerveau de l'humanité, foyer de toutes les activités, où, sous le vocable de Parisiens, les nationalités fraternisent, se confondent, s'effacent ; où il ne reste plus, après la fusion, qu'apôtres et soldats du droit universel, accourus de tous les points du globe ! Oui, terre de l'égalité, arène de luttes épiques, cratère révolutionnaire ; oui, Paris, tu renaîtras et plus indomptable que jamais, tu sortiras de ton suaire pour continuer ta noble tâche, car tu ne saurais oublier que le

progrès fut l'œuvre de tes quarante-huit sections !

Si, embrassant l'horizon, nous cherchons le pôle magnétique de la révolution sociale, c'est Paris, grand par la puissance de l'idée, et sublime par son dévouement inépuisable, qui attire et fixe notre inquiet regard. Oui, Paris populaire, oui Paris justicier, tu es bien notre cité élective; tu es à nous comme nous sommes à toi de près ou de loin! Vainqueur, nos pères te saluèrent; aujourd'hui vaincu, victime dans ton sang, aujourd'hui anathème, nous te saluons, toi qui as bien mérité du monde! A toi nos hommages! A toi notre foi inébranlable; et en toi notre fiévreuse espérance!

Elle est venue jusqu'à nous cette vapeur de sang dont l'astre versaillais empourpra son soleil de mai! Nous l'avons entendu et malgré l'espace et le temps, nous l'entendons toujours ce cri des communiers de Paris, cri revendicateur, à tous les vents jeté comme une semence; cri du combattant, cri du vaincu qui retentit jusque sur les marches du Panthéon et que par intervalles, pendant plus de quatre années, les échos de Satory et de Vincennes nous envoyèrent frémissant de conviction! Ce cri que, sans trève, le flot antarctique, nous apporte chaque jour tout chargé de malédictions!

Eh bien! ce cri, que nous lèguent des bouches expirantes, précieusement je les recueille et m'écrie à mon tour: oui, vive la Commune! c'est-à-dire vive le droit, vive la justice, vive l'égalité, vive la solidarité, vive l'humanité affranchie et régénérée!

Il est vrai, les castes triomphantes s'élancent au Capitole pour jurer qu'elles ont sauvé la société. Aussitôt la calomnie, devenue furie à la suite du bourreau, épuise son venin à déshonorer nos martyrs.

Et pourtant il faut que ce drame héroïque n'ait pas seulement été le combat, le duel du droit contre toutes les tyrannies. Ainsi, en violation du bon sens le plus élémentaire, elles voudraient faire accroire que le peuple de Paris, sacré tant de fois par la révolution, loin d'avoir été mû par les aspirations les plus élevées; loin d'avoir revendiqué, au nom de l'humanité outragée, foulée, avilie, n'a été, au contraire, qu'une féroce goule, obéissant aux instincts les plus abjects, aux appétits les plus immondes!

Nous avons, vocifèrent les sauveurs, nous avons fait justice d'assassins, de pillards, d'incendiaires!

Qui prétend cela?

Les pourvoyeurs d'un lac de sang sans cesse alimenté: les héritiers des réveillons, les descendants des massacreurs de Nancy, du Champ de Mars, des Hébertistes, de Thermidor, du camp de Grenelle, de Lyon, d'Avignon; les assassins de Babeuf, de Darthé, les fils des Trestallins, les égorgeurs noirs et blancs de la sanglante restauration, les guillotineurs des quatre sergents de la Rochelle!

Qui prétend cela?

Les assassins de la Croix-Rousse, ceux de la rue Transnonnain, du Cloître St-Merri, M. Thiers et ses compères; les mitrailleurs et déporteurs de juin 48 et 49, M. Favre et ses complices!

Qui prétend cela?

Les assassins des représentants Dussoubs et Baudin, des Charlet, des Martin Bidauré; les fusilleurs du Creuzot, d'Aubin, de la Ricamarie; les inventeurs de Lambessa et de Cayenne, la bande décembriste, les traîtres, les déhontés de Sedan, de Metz et leurs sicaires!

Qui prétend cela?

Tous les Tropmans princiers, les Bonapartistes qui ne comptent plus leurs crimes et qui se font impunément une auréole du sang de Victor Noir? Tous assassins de profession!

Qui prétend cela?

Les continuateurs des Gisquet, des Teste, des Despan-Cubières, des Rambuteau, des Hausmann, des Janvier de la Motte, des Lebœuf, des Duvernois. Il faudrait tous, tous les nommer; tous fonctionnaires, ministres, tous filoux et concussionnaires! Quel cynisme! Alors que leurs palinodies, leurs vénalités, leurs trahisons, leur lâcheté féroce éclatent par tant de preuves écrasantes! Alors que, malgré la falsification des pièces, la comptabilité gouvernementale, grimoire cabalistique, nous laisse voir les finances publiques livrées au plus audacieux des pillages!

Mais pas de confusion ici: c'est le vol ganté, le vol honnête, et il se pratique en vertu de l'autorité; aussi tout y est grandiose, il se justifie par l'irrésistibilité de ses moyens. Au sublime clergé le boniment, les saintes captations et le reste; à l'intègre magistrature, les arrêts se substituant au chantage du pègre; à la chiourme, à la force publique de remplacer aristocratiquement la pince et le tire-point du ruisseau.

Charlatans, escrocs, faussaires, concussionnaires, voleurs à main armée, avec effractions et meurtres, tels sont ces graves personnages, ces magistrats proxénètes (Devienne et autres), ces hauts et puissants dignitaires composant les *grands corps de l'Etat*. Vous ne pouvez ignorer, mes gentilshommes, qu'en vertu de vos propres lois, pour vos passe-temps princiers, pas un de vous n'échapperait à la flétrissure du bagne ou de l'échafaud!

Tels sont cependant ces hommes d'Etat, ces incorruptibles qui soumettent à leur délirante rapacité toutes les activités sociales.

Et ce sont ces modèles de perfection, ces trésors de vertu qui, incessamment, se vautrent dans des orgies érotiques et de sang comme leurs Magnans, leurs Gallifets, leurs Cassagnacs, leurs Brignaults. C'est le monde masqué, ses grandes dames Messalines et Salambas immaculées, toujours en rût de débauche et de crime, qui, entre les bacchanales de Compiègne, les oraisons à la Vierge et les saturnales de Versailles, trouvent le temps de nous faire la morale!

Assassins! Pillards! Incendiaires!

Mais de bas en haut, du plus petit au plus grand, au plus simaré, mîtré, palmé, décoré, chamarré, titré, orédé, dans les services publics, les administrations, dans l'enseignement et la presse; dans vos tribunes, vos chaires et officines d'imposture; dans vos banques, vos usines et comptoirs, prouvez-nous donc, vous qui confisquez le trésor public et qui fouillez les entrailles du peuple et ses poches, vous qui vous enrichissez par de pieux mensonges, par les abus que vous multipliez, par les monopoles et priviléges que vous créez, par l'usure qui fait suer la rente, par l'industrialisme qui, pressurant de plus en plus les salaires, implante de plus en plus profondément le paupérisme; par la fraude, le faux poids qui dépouillent une fois de plus le travailleur; par la sophistication des aliments qui le tuent silencieusement à l'ombre des lois; prouvez, prouvez donc, que vos dotations, vos pensions, vos honoraires, vos parts et bénéfices homicides, tout, jusqu'au dernier centime de votre opulence, jusqu'à la couche de vos femmes, jusqu'aux épingles de vos hétaïres, aux largesses du lupanar, aux maillots de vos petits, tout enfin jusqu'à votre linceuil, au batelage religieux, au marbre outrageant de vos sépulcres, n'est pas le lugubre produit de la rapine, du vol, du pillage greffé sur le crime!

Ecoutez, écoutez ce Schilock, ce Gobseck, ce Mercadet, ce Béotien, ce Prudhomme sentencieux, pour tout dire, ce bourgeois repu, rapace, lâche et féroce qui fermente dans son suif; entendez-le japper dans sa rage apoplectique:

Assassins! Pillards! Incendiaires!

Donc, assassins, pillards, incendiaires, les victimes de la guerre (que vous avez provoquée d'un *cœur léger* pour complaire votre idole impériale); ceux qui, en face de la subsistance accaparée, étaient chaque jour insultés par les ripailles bourgeoises; ceux qui se résignaient à la faim; ceux qui combattaient à l'avancée; ceux qui sans trève réclamèrent contre l'envahisseur le grand combat de la délivrance; ceux qu'on berna, qu'on énerva pendant six longs mois, et qui furent enfin livrés par la trahison collective des hommes d'Etat civils et militaires, avec la complicité flagrante des Schneider, des Pouyer-Quertier, des Say et de toute la haute et basse bourgeoisie.

Nous n'ignorons pas que c'est en haine de la démocratie et de la justice que vous pactisâtes avec l'envahisseur. Nous saurons un jour quelle fut votre part dans les millards comptés à votre ami Bismarck; à combien vous escomptâtes les cadavres du Bourget, de Champigny, du plateau d'Avron, de Buzenval, de Montretout et de tant d'autres boucheries inutiles!

Mais cela ne suffisait pas à vos criminels complots. En rébellion ouverte contre le peuple, souverain légitime, vous en vouliez le désarmement; dès lors, le carnage, les conseils de guerre, Satory, la déportation, tout fut froidement prémédité; et à peine retranchés dans votre repaire stratégique de Versailles, vous préludâtes à la sanglante tragédie qui continue encore par votre attentat du 18 Mars, et vous criez:

Assassins! Pillards! Incendiaires!

Pillards ceux qui, à l'exemple de votre glorieux Empereur, pouvaient, mais légitimement, s'emparer de la banque de France et qui ne le firent pas. Pillards, ceux qui se contentèrent de déposer à l'usine des monnaies les riches bibelots d'églises, la vaisselle plate, l'argenterie des palais, des ministères qui auraient dû passer par le creuzot et que vous retrouvâtes intacts. Pillards tout un peuple agonisant de misère qui poussa le scrupule jusqu'à respecter le Mont-de-Piété, gouffre usuraire philanthropique où, depuis septembre, s'étaient enfouies ses dernières hardes, tout, jusqu'à la literie de l'enfant!

Mais répétez-les donc ces accusations ironiques qui mettent en évidence les fautes capitales des communiers; qui, dès l'origine, auraient dû sans hésiter, par réquisition générale, s'emparer et faire usage de toutes choses sans nulle exception.

Assassins et pillards des hommes qui, exténués de besoins et de fatigue, restent au feu pendant deux mois à repousser les hordes versaillaises; des hommes qui, traqués au dehors, enveloppés d'espions, de ligues énervantes, de périls, menacés, atteints à l'intérieur par des complots, ne réagissent contre tous ces dangers qu'en se défendant contre les brigands extérieurs qui menacent leurs familles, leurs foyers!

Pillards, incendiaires, ceux qui, par protestation, ne livrent à la destruction que le repaire historique de la tyrannie, que le symbole du chauvinisme militaire. De la cour des comptes, du ministère des finances, et du reste, vous êtes les incendiaires, vous seuls y aviez intérêt. Pillards et incendiaires, ceux à qui tout appartient de droit et qui respectent tout.

Assassins, des hommes, des femmes, des enfants qui prodiguent leur vie au triomphe de l'idée la plus élevée, la plus humanitaire!

Qu'on ne nous parle pas des généraux de Montmartre. Lecomte fut pris la main dans le sang, et pour Clément Thomas, à ses trahisons du jour, s'ajoutait sa participation aux massacres de juin. Il vécut vingt-trois ans de trop.

Et le sang des ôtages? hurle-t-on. Nous n'avons rien à éluder. Au lieu de ces représailles de la Commune expirante, qu'eût-ce été si le Comité central, dans la nuit du 18 au 19 Mars, avait fait fermer Paris hermétiquement; s'il avait retenu prisonniers les généraux Martinpré, Chanzi, l'amiral Saisset et une foule d'autres gros personnages; s'il avait mis en arrestation dans les catacombes toute la cléricaille qui fomentait des troubles, des manifestations, qui conspirait, s'il avait fait juger les conspirateurs du grand Hôtel, Schoelcher et Picard en tête; s'il avait parqué dans un égoût les folliculaires à gages, les bêtes puantes et mouchards du journalisme; s'il avait fait condamner et châtier la bande de Pène qui versa le sang à la place Vendôme. Qu'eut-ce été si le Comité central, sans attendre que Ducatel donnât le signal, guidât les Versaillais, que Paris baignât dans le sang de ses défenseurs, avait répondu dès le 20 mars aux atrocités versaillaises?

Ce qui en fût résulté est clair: Paris conservait les soldats de l'armée de la Loire campés au Champ de Mars, et qui furent, sous la conduite des gendarmes et des policiers déguisés en militaires, le noyau de l'armée versaillaise. Paris mûré renfermait le 18 Mars au moins cinquante mille fonctionnaires de tout ordre, de tout rang, des propriétaires, des capitalistes, des manufacturiers, etc., tous vrais ôtages par excellence. En cas de sédition — ce qui était à souhaiter — c'était en champ clos, l'écrasement de la fleur versaillaise, c'était les machinations et l'organisation des forces versaillaises, avec les prisonniers de Sedan, de Metz, si complaisamment rendus, arrêtées dans leur cours par la précipitation décisive de la lutte; c'était les départements électrisés, soulevés; c'était la mise en fuite de l'Assemblée, conciliabule de traîtres, de scélérats; c'était, de plus, l'envahisseur victorieux mis en présence de l'énergie révolutionnaire.

Veut-on, au contraire, que la Commune dût succomber par le voisinage des soldats de Guillaume, alliés naturels des ruraux? Eh! bien, dans ce cas, en mettant en œuvre tous les moyens de défense, la Commune aurait pu résister un mois, deux mois et même plus; car par l'explosion des mines, des torpilles, etc., elle aurait pu engloutir des régiments entiers, offrant partout un sol mouvant, un feu incessant, cette opiniâtre résistance aurait dévoré cent mille, deux cent mille soldats. Il n'en aurait été rien de pire pour les vaincus, et le triomphe même des ruraux eut été leur roche Tarpéienne, car il y a des victoires qui écrasent!

Oh! combien vous devez rire du sentimentalisme du peuple, de son aversion du sang; de son humanité qui se tourne contre lui-même! Sans souci des obstacles, vous allez droit au but et vous savez tout sacrifier à l'inexorable raison de votre égoïsme. Que vous en coûte-t-il? Prudemment à l'abri, vous n'avez que la peine d'ordonner, et c'est par nous que vous nous détruisez. Vous savez qu'en politique, on vainct son ennemi, non par la persuasion, mais par la suppression; vous êtes logiques et pratiques; vous seuls avez le tempérament de la guerre sociale; vous êtes nos maîtres; espérons qu'à force de vous voir supporter votre joug le peuple, quelque jour se convaincra que votre moyen est le seul rationel et que sa magnanimité n'est que sottise.

Revenons aux ôtages — nous y tenons.

Du moins on ne trouve parmi eux ni femme, ni enfant; mais quels sont-ils?

Deux chanteurs de *Te Deum*, Deguerry, curé, et d'Arboy, archevêque et sénateur; un Bonjean, autre sénateur, tous les trois créatures impériales qui restaient à Paris pour intriguer, conspirer; un banquier, Jecker, qui prétexta la guerre du Mexique et qui en bénéficia; un Chaudey, avocat, faux socialiste, qui commanda le 22 janvier le feu place de l'Hôtel-de-Ville, sous lequel tomba, entr'autres, l'intrépide commandant Sapia. Puis quelques Jésuites

qui servaient Versailles en trafiquant de la croix de Genève ; le reste, des gendarmes qui ouvrirent le feu sur le peuple le 18 Mars ; des sergents de ville et autres bandits policiers, des Largillières, des Ruaults, pourvoyeurs de Lambessa et de Cayenne qui, pour mieux vendre la Commune, feignaient de la servir, tramaient des complots et mettaient le feu aux poudres.

Les voilà ces innocentes victimes ! La chair de votre chair, que, dans votre secrète joie, vous pleurez hypocritement. Les voilà cette soixantaine de cadavres qui vous servent de chantage, autour desquels vous aboyez comme des bateleurs. Oh ! que ce fut bien là le moindre de vos soucis, car il ne tenait qu'à vous de sauver, tout au moins, votre archevêque, en échangeant le vieux Blanqui, qu'avant la Commune, vous fites votre prisonnier, en vertu de votre bon plaisir et que vous détenez agonisant dans vos griffes sanglantes.

Mais, avez-vous fait le compte, je ne dis pas des hommes, mais seulement des enfants et des femmes que vous fites périr, par rage de tuer?

Rappelez-vous donc l'affreuse explosion de la cartoucherie Rapp, par la main de vos forcenés ! ce fut une de vos œuvres. Vous fites, vous accumulâtes, là, non pas soixante, mais par centaines, des blessés, des cadavres déchiquetés, pantelants, carbonisés de mères de famille, de jeunes filles ! Cela dans les premiers jours de mai et, après sept jours de carnage, on a osé parler des ôtages du 28 mai et l'on en parle encore ! La rançon de sang serait-elle insuffisante aux mânes altérés de vos ôtages ?

Les assassins, on les vit à l'œuvre dès le 20 mars ; ils fusillaient des fédérés, des fédérés isolés, sans armes, râflés par des *amis de l'ordre*, entassés dans des wagons à bestiaux et conduits à l'égorgeoir de Versailles par des ex-officiers de zouaves pontificaux, de mobiles et des domestiques de grandes maisons, vêtus en fédérés. Les assassins, ce sont vous !

Les assassins, on les vit, à partir du 3 avril, violer, assassiner les ambulancières secourant les blessés ; ils fusillaient sur place leurs prisonniers aux Hautes-Bruyères, à Châtillon. Souvenez-vous du commandant Duval et de ses compagnons ; rappelez-vous de Flourens, arrêté sans défense à Bougival et assassiné par un capitaine Desmaret. Les assassins, ce sont vous !

Les assassins, ce sont vos Garcins, qui fusillèrent l'inoffensif Milière, représentant ; ce sont ceux qui tuèrent avec préméditation le pacifique Tony-Moilin et qui lui dirent en le tuant : *Vous êtes un honnête homme, nous le savons, mais vos opinions nous déplaisent.* Les assassins, ce sont vous !

Les assassins, ce sont ceux qui massacrèrent impitoyablement dans toutes les ambulances, comme au Séminaire de St-Sulpice, tous les blessés et jusqu'aux médecins et infirmiers. Les assassins, ce sont vous !

Les assassins et pillards sont ceux qui, pour s'absoudre de leur lâcheté devant l'ennemi, se soûlèrent de sang, se vautrèrent dans la tuerie, qui tuèrent par jouissance de tuer, qui tuèrent pour voler des dix, des vingt mille francs aux uns, des cent mille francs à d'autres, comme aux vieux époux Lancaster à l'instigation de l'illustre Forbin-Janson ; ceux qui fusillaient le passant, rien que pour prendre sa chaîne, sa montre ou son porte-monnaie, ceux qui égorgèrent dans les maisons pour piller à l'aise. Les assassins, les pillards, ce sont vous !

Les assassins et incendiaires sont ceux qui, pour faire disparaître les preuves de leurs déprédations, de leurs crimes des vingt années impériales, incendièrent archives et dépôts publics ; ceux qui enfumèrent les prisonniers dans les casemates ; qui livrèrent aux flammes les maisons dans lesquelles ils entassaient leurs captifs. Les assassins, les pillards, les incendiaires, ce sont vous, toujours vous, rien que vous !

Mais vous dites : assassins, pillards, incendiaires, Delescluze, Millière, Vermorel, Tony-Moilin... Assassins, pillards, incendiaires, ces bourgeois fortunés, renégats de leur caste, ralliés au droit, identifiés à la cause de l'humanité, donc assassins, pillards, incendiaires, les Flourens, les Tridon, les Pillot, les Roques, les Rastoul, les Gambon et tant d'autres.

Enfin, assassins, pillards, incendiaires, en masse, la population la plus active, la plus éclairée, la plus sociale, la plus généreuse du globe !

Assassins, pillards, incendiaires, les femmes, les petits enfants, dont vous faisiez, comme rue des Rosiers, éclater la cervelle sur les murs !

C'est-à-dire : assassins, les assassinés, les massacrés ! Pillards, les volés, les dépouillés ! Incendiaires, les incendiés, les enfumés, les carbonisés !

A ceux d'entre nous dont la mémoire s'affaiblirait, je dirai :

« Mais ces hommes, ces femmes, ces enfants, — car il s'en trouve, — tous les vrais martyrs du droit, au nom de la solidarité, agonisent et meurent pour notre cause ; ils sont nos légitimes représentants ; c'est en leur nom, au nom des cadavres communiers que l'acte d'accusation sera dressé ; il nous appartient, il est de notre devoir le plus impérieux de rendre témoignage, de revendiquer.

Ah ! s'il fallait que, par notre indifférence et notre lâcheté, tant de sang précieux ait été versé en pure perte ; que dis-je? versé pour éterniser notre asservissement ; s'il en était ainsi, vils îlotes volontaires, il ne nous resterait plus qu'à renier le droit, la justice ; à sanctifier notre misère, à bénir la main sanglante de nos oppresseurs et à nous abîmer dans notre infamie !... Mais non, cela ne peut être, cela ne sera pas, cela est impossible et nous n'aurons pas à rougir de honte en face de nos femmes et de nos enfants.

En terminant, j'adresse à nos malheureux frères, à travers les immensités océaniques, j'adresse à ceux qui ennoblissent le bagne, un salut de douloureuse admiration et renouvelant le serment de Spartacus, celui des Jacques modernes, toute la haine qui peut germer dans une conscience outragée, violentée, opprimée, je la voue sans partage à nos implacables ennemis, aux *amis de l'ordre* : assassins, pillards, incendiaires !

UN BELGE, témoin des forfaits perpétrés par les ordres des honnêtes et des modérés.

Note à l'auteur. — L'abondance des matières nous oblige, malgré toute notre bonne volonté, de faire paraître votre excellent article en entier, à en retrancher une partie qui trouvera place dans notre prochain n°.

Lettre Parisienne.

C'était la nuit !... Nuit lugubre, sinistre, produite par les diverses variétés de gouvernements monarchiques qui se sont succédé depuis quatre-vingts ans ! Dans cette obscurité funèbre, mortelle comme l'ombre du mancenillier, troublée par les houlements des hiboux exploiteurs, le peuple enchaîné, muselé, amaigri par les douleurs et les privations, écrasé par le poids de la besace humaine gonflée de maux, abruti par l'ignorance, le front livide chargé de sombres désespoirs, le malheureux peuple, dis-je, s'étiolait, laissant son généreux sang s'écouler goutte à goutte des nombreuses blessures causées par les coups des hideux bourreaux de la classe de *l'ordre moral*.

L'agonie allait finir. Les râles devenaient plus sourds, plus étouffés, quand tout-à coup, il y a cinq ans, on vit poindre, à l'horizon, une légère clarté qui, grandissant progressivement, dissipa bientôt la brume opaque. Puis des nuages de pourpre, qu'un vent furieux chassait, surgit resplendissante, la *Liberté* aux puissantes mamelles, les ailes déployées, les cheveux noirs comme le jais, flottant sur le dos, au gré des vents, et portant allègrement sur sa tête altière le bonnet phrygien sur lequel flamboyait, en guise d'aigrette, une date plus fulgurante que l'éclair.

Eblouis, ranimés subitement, mûs comme par un ressort intérieur, réveillés en sursaut par ces rayons phosphorescents, les prolétaires surpris saluèrent cette apparition qui signifiait *délivrance*, d'un immense cri dont l'écho multiple fit trembler, jusqu'au fond de l'Europe, tous les exploiteurs, tous les tyrans.

Cette date à jamais mémorable, qui devait être la rédemption du prolétariat et qui ne fut qu'une terrible éclipse de l'humanité, c'est le 18 *Mars* 1871, dont nous célébrons aujourd'hui le cinquième anniversaire.

Anniversaire joyeux pour les bourgeois, qui fêteront le massacre du peuple, par des soirées, par des bals, par des chants, le verre à la main !...

Anniversaire sanglant auquel se heurtent douloureusement les socialistes qui en profitent pour retremper une haine immortelle que le temps ne fait qu'accroître.

Pour les premiers, il y a cinq ans,... pour vous c'était hier !...

Il y a cinq ans, encore meurtri par le poids des chaînes de l'Empire, épuisé par un siége sans exemple, désespéré d'avoir encore vu une révolution avortée comme toujours, par les mêmes hommes ... par les républicains de 1848 dont Jules Favre est le plus bel échantillon, par ces sinistres hâbleurs qui, non contents de nous jeter aux pieds du Prussien victorieux, voulaient encore lui livrer les canons que nous avions achetés de nos deniers, par souscription, il y a cinq ans, dis je, le peuple, dans un accès de fureur, releva fièrement la tête et installa, à l'Hôtel-de-Ville, ses délégués qui, sous le nom de *Comité central*, prirent les rênes de la Révolution en attendant les élections pour la Commune.

Le 18 Mars est une étape lumineuse pour les travailleurs. Ils semèrent alors, l'idée fédéraliste qui germe depuis cette époque, sous les flots de sang versé dans les journées de carnage qui succédèrent à cette aurore radieuse.

Le magnifique programme de la Commune est trop connu pour qu'il soit nécessaire de s'y appesantir. Cependant il est un point sur lequel on ne pourrait jamais trop insister : c'est quelles étaient les aspirations de ce gouvernement composé de prolétaires.... Comme condition de désarmement ou plutôt de suspension d'hostilité que voulait elle?... *La reconnaissance, la consolidation de la République*, refusées obstinément par Thiers et ses courtiers monarchiques et l'autonomie absolue de la Commune étendue à toutes les localités. Ces conditions étaient-elles exagérées, dangereuses ?.. Il faut croire que non, puisqu'une partie de ceux qui nous ont combattus, les inscrivent presque, aujourd'hui, dans leur programme, dans leur profession de foi.

Voulait elle détruire, ainsi que l'en ont criminellement accusé les champignons de Versailles, l'unité constituée par la Révolution, le 14 juillet 1790?... Non. Ce qu'elle voulait détruire, radicalement, c'étaient les abus, la tyrannie, l'esclavage et surtout la *centralisation despotique* qui met toutes les forces vives d'un Etat aux mains des aventuriers qui ont l'audace de faire un 18 brumaire ou un 2 décembre.

La Commune se réservait le droit d'opérer chez elle les réformes administratives et économiques réclamées par les producteurs, son mandat n'étant pas de s'immiscer dans l'administration du département à laquelle incombaient les affaires régionales, ni dans celle du gouvernement à laquelle incombaient les affaires nationales. Comme on le voit, c'était la décentralisation complète des pouvoirs publics.

Est-il nécessaire de rappeler ses principaux décrets? L'abolition de la conscription, le service obligatoire dans la garde nationale, conséquence : Suppression de l'armée, ce foyer corrupteur où se réfugient les parasites bourgeois pour avoir droit d'être galonnés d'or, de porter une épée inutile, et ceux qui, par fainéantise et lâcheté, désertent l'atelier et abandonnent l'outil.

.. La suppression du budget des cultes, les biens de main-morte des congrégations religieuses déclarés propriétés nationales, conséquence : instruction laïque, liberté d'enseignement, diminution d'impôts et destruction du charlatanisme clérical.

...Défense aux patrons de réduire le salaire des travailleurs sous prétexte d'amendes, remise aux associations ouvrières de tous les ateliers fermés (moyennant indemnité), abolition du travail de nuit pour les garçons boulangers, etc.... J'en passe et des meilleurs.

Ces trop justes décrets, qui résolvaient déjà bien des problèmes regardés comme insolubles par nos détracteurs, répondaient aux aspirations de la grande majorité du peuple, au grand mécontentement, est-il bon d'ajouter, de la classe bourgeoise, de celle qui vit du revenu des capitaux et de la propriété.

Entreprendre l'esthétique des actes de la Commune n'est pas indispensable ; ils parlent, en effet, trop haut. Aussi savaient-ils ce qu'ils faisaient les misérables qui établirent un cordon sanitaire autour de Paris, l'isolant du reste de la France. Ils étaient bien convaincus que, du moment où les paysans auraient compris les bienfaits que la Commune leur apportait, du moment où ils auraient appris qu'elle voulait leur donner la terre comme elle donnait l'outil aux ouvriers, de ce jour la République sociale était à jamais fondée, malgré les farouches Prussiens qui nous étreignaient dans un cercle de fer.

Pendant que les travailleurs transformaient énergiquement l'ancienne société, morceau par morceau, une sinistre armée prétorienne, composée d'un ramassis de défenseurs de la monarchie, zouave du pape, policiens de l'ex-Empire, tous, gens de sac et de corde dont le plus grand nombre étaient ivres, entraient le 21 mai 1871, par la porte de St-Cloud, qu'un traître, nommé *Ducatel*, employé de la Commune à Passy, avait livrée, ce qui lui valut une décoration, une entrée à vie dans plusieurs théâtres et *une aumône de* 80 000 *frs. récoltée par la feuille ordurière le Figaro* ; sans compter les malédictions des mères qui flagelleront un jour ce misérable, en partie cause de notre défaite.

Les cheveux se hérissent d'horreur, lorsqu'on jette un regard en arrière, sur cette semaine lugubre, sanglante, que l'histoire appelle déjà « les journées de mai. »

Pendant huit jours, malgré l'inutilité de la défense, quelques milliers de citoyens stoïques, au milieu de la plus terrible tempête de fer et de feu qui se soit jamais vue, défendirent rue par rue, dans un combat suprême, le rempart du socialisme. Sombres, mais fiers et résolus, quoiqu'affaiblis par une longue fatigue, ils vengèrent, dans la mesure de leurs moyens, leurs infortunés camarades, tombés glorieusement les premiers pour la défense du prolétariat et de la liberté des peuples. Quand les munitions vinrent à manquer, ces héros jetèrent leurs armes désormais inutiles et tombè-

rent avec bravoure arrosant de leur sang généreux la barricade, au moment où s'écroulaient dans une apothéose fantastique, avec la Commune Sociale, les ruines fumantes des monuments incendiés par des flammes vengeresses. Puis, succédant à la voix brutale du canon, au grincement des mitrailleuses, un long silence se fit, troublé par moment par les crépitations de la fusillade. C'étaient les Conseils de guerre qui *classaient*. C'étaient des prisonniers, des vieillards, des femmes et même des enfants, que les bourreaux de Thiers fusillaient, dans la rue, dans les Cours, dans les casernes !

Le *dernier insurgé* venait d'être massacré, le drapeau rouge venait de tomber dans la fange sanglante du ruisseau, l'écho du dernier feu de peloton s'éteignait dans le lointain, à Satory, lorsque des nuages épais et gris, chassés par une âpre bise, vinrent obscurcir la limpidité bleuâtre de l'atmosphère. Puis la nuit étendit de nouveau son voile de plomb sur la France en deuil, un battement d'ailes se fit entendre, dominant les sanglots et les cris d'adieu des défenseurs du droit qu'on transportait en Océanie... C'était la *liberté* voilée d'un crêpe et blessée qui s'envolait à tire-d'aile ! . . .

N'est-ce pas une inepte plaisanterie que de toujours entendre les réactionnaires, les conservateurs républicains, les bonapartistes et les royalistes, ces pansus, ces goinfres blasés et décrépis, nous jeter sans cesse à la face, comme une sanglante injure, le mot d'*insurgé* ?.... Quand ils nous l'ont craché de leur bouche fétide et édentée, ils sont heureux et satisfaits. Ils ignorent donc que nous nous flattons de cette épithète ?... Qu'il est notre titre de gloire ?...

Qu'est-ce que l'insurgé ?... C'est celui qui se révolte contre la *tyrannie*, l'*esclavage*, l'*exploitation*.

C'est l'homme courageux et honnête qui ne veut pas plus se salir dans la boue royaliste et bourgeoise que dans la fange impériale.

L'insurgé, c'est le citoyen qui lutte, poitrine nue, et ose, au moment du danger, soutenir, son fusil ancré dans sa main de bronze, le droit et la justice. Il ne combat pas comme vous, gens de Versailles, diplomatiquement, le dos au feu, le ventre à table.

Si nous voulions vous faire de l'honneur, ne serions nous pas en droit de vous traiter aussi d'insurgés ?... N'avez-vous pas, hommes du Quatre Septembre, renversé votre illustre modèle, votre digne prédécesseur, le sieur Louis Bonaparte, dit Napoléon III ?... Si vous aviez le droit de renverser le lâche qui rendit son épée de zinc à Sedan, nous avions, nous, l'obligation de jeter à la voirie les misérables qui ont livré Paris après nous avoir fait manger, en guise de *brouet national*, de la sciure de bois et après avoir empoisonné nos enfants avec un pain homicide et un lait sophistiqué.

Nous n'avons pas réussi, mais croyez-vous avoir écrasé l'insurrection pour longtemps, vous les défenseurs de *l'ordre*? Erreur ! Le fédéré est pourtant désarmé depuis cinq ans ; les barricades sont démolies à Paris, quoique reconstruites par l'exil. Les assassinés sont *oubliés*..... Seul le *socialisme est encore debout* sur les ruines, sur les tombeaux !

Ne voyez-vous pas ce torrent furieux qui s'avance en grondant et qui menace de vous engloutir ?...

Ce torrent, c'est le socialisme se dressant sur les cadavres de mai 1871 ! C'est la société nouvelle qui vient effondrer votre société vermoulue !

Ce torrent, c'est le prolétariat qui va écraser la bourgeoisie comme eu 93 la bourgeoisie écrasa la noblesse ! C'est l'avenir fustigeant le présent !

Place donc au peuple, aux mains calleuses et noires !... Lui seul aujourd'hui veut gouverner !...

Arrière ! avocats faussaires et menteurs, historiens trompeurs, généraux fardés aussi lâches qu'ignorants !...

Arrière, vous tous qui, depuis quatre-vingt années, restez toujours assis au banquet de la vie, ne laissant tomber de temps à autres, que quelques miettes du festin au pauvre travailleur affamé !...

Arrière ! exploiteurs insatiables qui jetez, en guise de salaires, une misérable aumône à celui qui verse sa sueur et son sang pour vous enrichir ! à celui dont la vie n'est qu'une longue agonie !...

Arrière ! le prolétariat veut son affranchissement.

La société bourgeoise est morte avec la République une et indivisible !

Vive la Fédération ! *Vive la Commune !*

*
* *

Le discours cicéronien que l'Ours préparait depuis longtemps, afin de jeter quelques fleurs de réthorique — à défaut de trognons de choux — à la tête des nouveaux élus, a vu enfin le jour par l'organe nasillard de maître Dufaure, qui imite d'une façon saisissante le braiment de l'âne. Si les députés et les sénateurs en sont émerveillés, c'est qu'ils ne sont pas difficiles. Quant à moi, je n'y vois qu'une déclaration banale, sous laquelle perce une colère intense qui, comme vous le verrez, éclatera sous peu. En voici, du reste, la phrase principale : Après avoir dit qu'il était délégué par le président de la République, Dufaure ajoute : « Nous avons mission de déclarer qu'il (l'Ours) a l'intime confiance qu'avec *l'aide de Dieu* (*sic*) et le concours des deux Chambres, il *n'exercera* jamais *son pouvoir* que conformément aux lois, pour l'honneur et pour l'intérêt de notre grand et bien-aimé pays. » Voyez-vous cette *loyale épée* qui réclame l'aide de Dieu ?... plus que ça de luxe !... néanmoins je crois que Dufaure a dû commettre un *lapsus linguæ* et que c'était l'aide de l'armée qu'il devait dire. Et de fait s'il n'était soutenu par son armée je ne doute pas un seul instant que deux heures après, il ne soit rendu à son abrupte Irlande.

*
* *

Raspail qui, il y a deux ans, était condamné par la Cour d'assises à un an de prison, pour avoir fait, dans un almanach, l'apologie de la Commune, présidait, en vertu de ses 82 ans, la Chambre des députés. Dans son allocution de bienvenue, il a fait allusion à l'amnistie et, particularité curieuse, les représentants n'ont pas grogné. Quant à *l'ossuaire sénatorial des ramollis*, je n'en parlerai pas.

Cette exhibition de la ruine humaine donne le frisson et nous qui sommes jeunes, nous aimons mieux nous réchauffer aux rayons d'un soleil printanier que nous glacer aux morsures âpres de l'hiver. Laissons donc ces spectres mal blanchis

Aux crânes sans cheveux et souillés de poussière,
Aux membres desséchés et froids comme la pierre.

chuchoter dans leur nécropole et rêver qu'ils vivent.

*
* *

L'*Officiel* a parlé ! Voici comment est composé le nouveau ministère qui vivra ce que vivent les roses..... l'espace d'un matin ! Justice et cultes, Dufaure, *président* du Conseil. — Intérieur, Ricard, qui n'est ni sénateur ni député. — Finances, Say. — Guerre, général de Cissey. — Marine, Fourichon. — Instruction publique, Waddington. — Travaux publics, Christophle. — Agriculture et commerce, Teisserene de Bord. Dufaure, Diogène moderne, moins la lanterne — éteinte, dit-on, — n'a pas, paraît-il, trouvé dans les deux Chambres, un homme capable de remplir les fonctions de ministre de l'intérieur ; il a été forcé de prendre un fruit sec des élections, un M. Ricard auquel ses électeurs avaient fait des loisirs. Comme ce choix doit flatter les sénateurs et les députés ! Aussi ne vous apprendrai-je rien de bien extraordinaire, en vous disant qu'ils ragent, qu'ils écument contre Dufaure et aussi contre Thiers. Pourquoi Thiers ?... Parce que le *sinistre vieillard* a opté pour la Chambre des députés, laissant son siége sénatorial de Belfort au parti conservateur et privant, par sa ruse, le parti républicain d'un siége à l'Assemblée. Aussi, les républicains le considèrent-ils aujourd'hui comme un *traître !* Comme les temps sont changés !...

*
* *

Une réunion a eu lieu hier chez Victor Hugo, pour discuter la question de l'amnistie. Voici le projet de loi adopté qui sera déposé samedi 18 Mars, (anniversaire jour pour jour du mouvement communal), au Sénat, par Victor Hugo et à la Chambre des députés par Raspail :

Art. 1. Sont amnistiés tous les condamnés pour actes relatifs aux événements de Mars, Avril, Mai 1871. Les poursuites pour faits se rapportant aux dits événements, sont et demeurent non avenues.

Art. 2. Cette amnistie pleine et entière est étendue à tous les crimes et délits politiques et de presse et à toutes les condamnations prononcées à l'occasion d'événements politiques depuis la dernière amnistie de 1870.

Ce projet passera t-il entièrement ?... Je ne le crois pas, une mesure de clémence sera indubitablement adoptée mais l'amnistie sera certainement repoussée, comme je vous l'ai déjà dit. Attendons toujours !...

DENT D'ACIER.

ANNIVERSAIRE.

I.

Dix-huit Mars. L'herbe verte a poussé sur la tombe
Où dorment des vaincus les cadavres troués
Par le plomb versaillais; mais pour un seul qui [tombe,
Mille autres sont debout. comme lui dévoués.

A nos martyrs, salut ! De leur généreux sang
La Seine avec horreur vit ses ondes accrues.
Un lustre est écoulé. Le pavé rougissant
Raconte encor bien haut la bataille des rues.

Mais la bataille. c'est soldats contre soldats !
Défenseurs d'une idée ou pauvres mercenaires,
On cherche la victoire en de loyaux combats :
Le respect aux vaincus grandit leurs adversaires.

C'est la guerre, cela. Versailles et Paris,
L'un contre l'autre armés, demandaient à combattre.
Les raisons? Et qu'importe ! Ils étaient ennemis
Et leurs drapeaux devaient l'un ou l'autre s'abattre.

Ici, l'orgueil farouche et là, l'entêtement
Profond. C'est bien ! laissez aller les deux armées ;
Laissez se perpétrer ce sombre écrasement
A travers les fracas, les cris et les fumées.

Mais quand le froid destin aura dit son arrêt,
Quand un seul étendard flottera dans l'espace
Où la victoire aveugle aux vainqueurs apparaît,
Halte à la Mort ! Voici l'Humanité qui passe.

Aciers, à vos fourreaux ! Noirs canons, taisez-vous !
Vous, les victorieux, arrêtez la tuerie !
Ils ne le veulent point, les lâches ! Leur courroux
Le combat achevé fait une boucherie.

Mais ont les a grisés. Ils sont saouls d'eau-de-vie.
L'ignoble dans l'horrible. Oh ! n'ont-ils pas assez
De sang, qu'il faille encor, monstrueuse furie !
Mutiler les corps morts, assommer les blessés ?

Le Droit a succombé. Paris est pris d'assaut
Par une soldatesque infâme qui se rue
A la suite des chefs, vrais valets d'échafaud,
Et met à sang, à feu, la grand'ville vaincue.

On fait des prisonniers : femmes, vieillards, enfants.
Dans les jardins publics, dans les cours des casernes,
On tue, ou fue encor ; on vide les gibernes ;
On fusille, on fusille ! O bouchers triomphants !

Vingt à la fois. c'est beau. Cela ne suffit pas
Au tueur versaillais, à ce pochard-vampire ;
Mille, ce sera mieux ; et dans l'immense tas
A bout portant, bravo ! — la mitrailleuse tire.

L'aïeul a succombé sous les coups des gredins.
Père et mère sont morts. De la pauvre famille
Il reste deux bébés. — « *Allons ! qu'on les fusille !* »
Dit un capitaine ivre, — «*Allons ! pas d'orphelins !*» (1)

Dans la ville-martyre, au coin de chaque borne,
Vingt cadavres disaient : les bourreaux sont passés !
Cela dura huit jours. Puis, un silence morne
Paris râlait et ses bourreaux étaient lassés.

De gardes fédérés les fosses étaient pleines.
Il fallait inventer autre chose. Un ponton
Est une fosse pire. Allons, gavez vos haines,
Illustres généraux d'état et de salon.

Le ponton, c'est la mort lente, c'est l'agonie,
C'est la fièvre et la faim. Bah ! pour des ouvriers
C'est bon, en attendant que la Calédonie
Vienne, par son climat, en aide aux meurtriers.

II

« Ces gens-là nous gênaient. La multitude vile
Ne voulait plus, morbleu, se courber devant nous
Les élus du Très-Haut. Paris, l'infâme ville,
Refusait, — comprend-on ? — de plier les genoux.

«Liberté ! — disaient-ils, — République !» mais Dieu
Nous a fait en naissant bien supérieurs aux autres
Humains. Obéissez. prolétaires, au lieu
D'écouter les conseils d'imbéciles apôtres.

Travaillez pour fournir de l'or à nos plaisirs
Travaillez, travaillez, pour que nos mains soient [blanches
Et mourez, s'il le faut; ainsi sont nos désirs.
Laissez-là votre espoir de fatales revanches.

Allons, laissez aller vos filles aux trottoirs ;
(De quel droit donc, manants, seraient-elles hon- [nêtes ?)
Aux casernes vos fils pour garder nos manoirs
Et défendre nos peaux, il faut qu'ils restent bêtes.

Peuple, laisse donc là tes sottes rêveries
Captif, il faut garder, il faut aimer tes fers,
Sinon... — Rappelle-toi ces superbes tueries
Que nous faisons si bien. Et puis, songe aux enfers.

« Ecoute le pasteur de notre Sainte Eglise
Qui te parle d'un Dieu rancunier et vengeur,
Sauve plutôt ton âme en gardant ta bêtise ;
Ton ignorance, fou, c'est là-haut le bonheur. »

« Ne t'instruis pas. Trompeurs, tous les livres ensei- [gnent
De fausses vérités et corrompent l'esprit,
La liberté ! le droit ! mots creux ! quelques-uns [règnent
Sur les autres Ainsi Dieu le veut. C'est écrit. »

« Reste donc à ton rang, pauvre bête de somme.
Obéir est ta loi. Commander, notre lot.
Courbe-toi, rampe, chien, ou notre fouet t'assomme
Travailleur, à ta niche, et ne dit plus un mot. »

« Tu sais que nos soldats, tes frères imbéciles
T'écrasant sans pitié, lorsque nous le voulons,
Car pour le prix du sang des batailles civiles
Nous leur donnons du vin, de l'or et des galons. »

« Ainsi donc, si tu tiens à ta peau, vil esclave,
Laisse-là la science ; elle est faite pour nous,
Pour nous seuls, entends-tu ? Garde au pied ton [entrave
Et demande pardon, ou sinon gare aux coups. »

« Souviens-toi donc ! — Paris ! Mai ! le massacre [immense,
Hideux! l'Orangerie et les cruels pontons!
Satory tout sanglant et le Bagne où commence
L'agonie, où l'on meurt sous les coups de bâtons. »

«Peuple, rappelle-toi ! sois cal...»

III

Mais dans l'espace
Un effrayable cri de guerre retentit.
La Révolution est debout et la race
Des lâches exploiteurs soudain s'anéantit

C'est le dernier combat, c'est la lutte sernière
Du moderne Spartacus contre le Capital.
En haillons et bras nus sous la rouge bannière
Les soldats du Progrès attendent le signal.

En avant ! le Droit — Prolétaire, en lice ! —
Frappez ferme, frappez fort, frappez sans merci !
Hurle, l'œil enflammé, la revanche. — Justice !
Ils vous ont écrasés, écrasez-les aussi !

« Forgeron, ton marteau ! Charpentier, ta cognée !
Menuisier, ton varlet. Tous, prenez vos outils,
Armes de l'ouvrier. La victoire est gagnée.
Méprisez leurs canons, crachez sur leurs fusils.

« Guerre ! guerre aux tyrans !!! Dans la rouge four- [naise
Le peuple s'est rué formidable, et dans l'air
On entend sourdement rugir la Marseillaise
Qui passe, brandissant pour épée un éclair.

« Un monde va finir. Plus de roi, plus de maître.
Le Capital à tous ! Travail ! Egalité !
Un monde a disparu. Plus de Dieu, plus de prêtre !
Concorde ! Paix ! Amour ! —
Vive l'humanité ! »

Dix huit Mars! l'herbe a poussé sur la tombe
Où dorment des vaincus les cadavres troués.
Frères, serrons les rangs. Que pour un seul qui [tombe
Mille autres soient debout, comme lui dévoués.

B. B.

(1) Historique.

Note de la Rédaction.

Nous avons reçu des articles, des correspondances et des annonces que nous publierons dans notre prochain n°, le présent étant spécialement consacré à l'anniversaire du 18 Mars et à la Commune de Paris.

Communications et Annonces.

Association des ouvriers socialistes Liégeois.

Anniversaire de la Révolution du 18 Mars.

Dimanche 19 mars, à 7 heures précises du soir, un BANQUET sera donné à la mémoire de cette date mémorable pour le prolétariat, chez D'Helf-Charlier, rue du Palais, 54.

Prix des cartes : 1 fr. 50 par personne.

*
* *

Lundi 20 mars, une Conférence publique sera donnée au même local par le citoyen V. Mathaiwe.

Sujet : *La Révolution du 18 mars 1871.*

L'Affranchissement, groupe rationaliste de Bruxelles.

Dimanche 19 mars 1876, à 1 1/2 heure de relevée, RÉUNION, rue de l'Eperonnier, n° 40, pour se rendre en cortége et faire une manifestation sur la tombe du citoyen E. Cammaert, ex-secrétaire de cette Société.

Liége, V. Mathaiwe, éditeur, rue du Palais, 54.